

La place ressemblait à un champ de carnage, au préau d'un<sup>e</sup> maison de fous furieux, à un cercle de l'enfer, à un chaos fantastique, étrange, infini.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, se heurtaient se poussaient, s'écrasaient, se foulaient, se ruant vers toutes les issues.

Les exempts, les archers attaqués de toutes parts, rendaient coups pour coups, tombaient, criaient, tuaient, s'efforçaient de s'ouvrir un passage.

Les pénitents, glacés d'effroi, avaient cessé leurs chants, et, embarrassés dans leurs longues robes, devaient les premières victimes de la terreur générale.

Bourreau, aides, huissiers, lieutenant criminel, lieutenant de robe courte, avaient été précipités dans la masse, les uns attelés par le tigre ou le lion, les autres obéissant au sentiment de la conservation.

C'était une mêlée dont l'aspect stupéfiant fascinait les spectateurs placés aux fenêtres.

Tout cela, cependant, s'était passé dans l'espace de quelques secondes.

Tout à coup le comte de Broussac, poussant un cri, leva le bras gauche, et, entourant la taille ronde et flexible de Catherine, enleva la jeune femme et se jeta avec elle dans l'intérieur de l'auberge.

A ce cri, à ce geste, inaperçu et inentendu de tous, le condamné répondit par un autre cri, et, s'élançant d'un même coup les deux bêtes féroces qu'il avait saisies par la peau du cou :

— Sus ! dit-il en désignant le balcon de l'auberge.

Le lion et le tigre bondirent, traversèrent la foule en touchant terre une seule fois, et d'un second bond furent au balcon désigné.

La Guiche, d'Herbaut, Giraud, Richard, M. d'Aumont se précipitèrent en arrière : ils n'avaient plus le temps de fuir...

Soul, Maro, s'était élancé en avant.

Richard, en sa qualité de sergent, tenait à la main sa hallebarde ; Maro saisit l'arme, l'arracha par une secousse violente, et, mettant en pratique son ancienne manière de combattre dans le désert, il croisa le fer menaçant en face du tigre.

Ce mouvement fut accompli avec une rapidité et une précision telles, que la bête féroce, lancée dans l'espace, retomba sur la hallebarde dont le manche vola en éclats, mais dans la pointe aiguë de laquelle le tigre s'enferma par suite de l'élan donné à son bond furieux.

Maro s'était élancé de côté : le jeune baron avait disparu pour faire place à l'Arabe.

La physionomie illuminée d'audace, d'énergie, de courage, la bouche ouverte pour livrer passage à un cri rauque, Maro tira son épée, enjamba le balcon et tomba sur la place, courant sus aux argotiers et aux autres assaillants.

Le lion s'était arrêté sur le rebord du balcon, le corps replié sur ses jambes de derrière, sa queue battant ses flancs agités, sa gueule béante, son œil ensanglanté.

Tous ceux qui étaient là étaient braves, cependant ; mais tous, hormis un seul, demeuraient fascinés par leur terrible adversaire.

El Kabir semblait choisir sa victime : il parcourait le balcon d'un regard effrayant. Enfin, son choix fait, il allait s'élancer, lorsque Van Helmont se plaça résolument face à face avec la bête sauvage.

Le savant était sublime : plus beau peut-être que maître Eudes lorsque nous l'avons vu en présence du tigre royal dans

le laboratoire d'Humbert, à la maison de la rue des Vieilles-Étuves.

Van Helmont, la prunelle immobile et enfouant son regard dans l'œil du lion, Van Helmont étendit en avant sa main droite avec un geste d'une domination extraordinaire.

El Kabir parut hésiter : Van Helmont fit un pas vers lui, l'animal détendit ses nerfs contractés et s'allongea sur les dalles du balcon.

— Au baron ! dit le savant en désignant du geste l'endroit de la place où venait de disparaître Maro, et en s'adressant à ses compagnons non encore revenus de leur stupeur : vous n'avez plus rien à craindre !

Ces paroles tirèrent brusquement La Guiche, d'Herbaut, M. d'Aumont et Giraud de l'épouvante de prostration morale dans laquelle ils étaient plongés.

D'un même élan ils mirent l'épée à la main et s'élevèrent à leur tour... Richard leur suivit.

Quant à Broussac et à Catherine ils avaient disparu.

## VIII

### LE PROJET DE GIRAUD

Deux heures après les événements que nous venons de rapporter, la place du marché de Escamp offrait le spectacle le plus tristement émuvant.

Partout du sang, des cadavres, des armes brisées, ou vêtements en lambeaux... puis, au milieu de cet effrayant dédale, quelques hommes cherchant parmi les cadavres une épouse, une fille, une mère, quelques femmes en quête d'un parent, d'un ami, d'un fils ; la déolation était sur toutes ces figures bouleversées.

Les fenêtres, naguère encombrées de têtes curieuses, étaient vides.

Le pilori était désert.

Dans l'une des chambres du premier étage de l'auberge de la Gronette, trois hommes étaient assis, causant à mi-voix. Ces trois hommes étaient Van Helmont, Maro et Giraud, tous trois maculés de taches de sang, tous trois à peine remis du combat qui venait d'avoir lieu et auquel les deux derniers avaient pris en vain une part des plus actives.

— Mon plan était sage, cependant, disait le savant personnage, et il a fallu toute la puissance infernale de ces maudits pour le renverser.

Tout est pour eux ! Ils emploient tout ! ils profitent de tout. Oh ! ce La Chesnaye et son fils sont les génies du mal !

— Ainsi, fit Giraud après un instant de silence, ils sont deux ?

— Oui, dit Van Helmont. Je viens de vous confier ce secret dont vous devez reconnaître l'importance ; mais vous avez, au péril de vos jours, sauvé la vie à Maro, il y a peine une heure, et désormais je vous tiens pour digne de partager notre entreprise.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.